

Autoportrait à la cravate rouge. Ernest Hébert, 1870 . © Musée Hébert/D.i.



BIOGRAPHIE D'ERNEST HÉBERT (1817-1908)

Les années de formation

Né le 3 novembre 1817, Ernest Hébert appartient à la bourgeoisie grenobloise. Son père, Auguste Hébert, a repris l'étude notariale paternelle, mitoyenne du logement situé dans le centre de Grenoble. Sa mère, Amélie Durand est fille d'un aristocrate d'origine provençale, négociant-banquier. De leur mariage naissent trois enfants, Ernest, l'aîné, Valérie et Oscar qui se noiera dans un bassin du jardin de La Tronche. Bien que le couple se sépare en 1834, les deux parents s'appliquent à entourer au mieux Ernest. Son père, lui fait donner à la maison des cours de latin, grec, mnémotechnie et sténographie. Leçons de piano, violon, escrime, équitation et peinture -sa passion- viennent compléter son éducation.

À dix ans, Ernest entre dans l'atelier du peintre Benjamin Rolland (1777-1855), élève de David. Au moment où il doit partir faire ses études de droit à Paris, le professeur intervient auprès de son père pour qu'Ernest puisse s'inscrire parallèlement à l'École des Beaux-Arts.

À Paris, installé dans un petit appartement au 30, rue des Saint-Pères, Hébert profite d'un atelier situé au fond de la cour de la rue du Pot-de-Fer et d'une pension paternelle de 500 francs. Il intègre l'atelier du sculpteur David d'Angers (1788-1856), puis celui de Paul Delaroche (1797-1856). Reçu avocat le 22 février 1839, Hébert obtient la même année le grand prix de Rome de Peinture historique, qui lui ouvre les portes de la villa Médicis, Académie de France à Rome, que dirige alors Ingres (1780-1867).

La vie à la Villa Médicis, entre étude, musique et excursions

Débarqué dans le port de Civita Vecchia, Hébert rend visite à son cousin, le Consul de France, Henri Beyle, plus connu sous le nom de Stendhal, qui le recommande auprès de ses amis romains. Arrivé à la Villa Médicis en janvier 1840, il y séjourne les cinq années réglementaires « menant entre la musique et la peinture une vie d'une tranquillité antique », écrit-il à sa mère. Le soir, Dominique Papety lui apprend l'aquarelle, le jour il parcourt la campagne romaine y puisant ses sujets de prédilection. Parfois, il fait des excursions pendant quelques jours : à Naples, à l'automne 1842, où il copie les antiques au musée ; à Florence en 1843, pour étudier les chefs-d'œuvre de la Renaissance. À l'abbaye de San Salvi, il fait la rencontre de la princesse Mathilde et de son frère, le prince Napoléon. Il entretiendra avec la princesse, une profonde amitié jusqu'à la fin de sa vie.

La musique tient une place importante dans la vie d'Hébert, qui joue du violon depuis son plus jeune âge. Avec son ami Gounod, ils organisent, pendant leur séjour à la Villa Médicis, de nombreuses soirées musicales, dont certaines, plus intimes, leur permettent d'entendre Ingres jouer du violon dans un quatuor de Beethoven.

Après une fracture de la jambe qui l'immobilise à Florence, Hébert, obtient de Schnetz, successeur d'Ingres au directorat de la Villa Médicis, qu'il prolonge son séjour de deux années. De ce premier séjour dans la péninsule, Hébert restera profondément marqué au point d'en faire sa terre d'adoption, il y séjournera trente ans de sa vie, reculant à chaque fois la date de son retour en France.

La vie parisienne, Hébert, portraitiste mondain

Après un séjour forcé d'un an à Marseille, à la suite d'une nouvelle chute, Hébert rentre à Paris en mai 1848 et s'installe dans l'hôtel particulier de son père, 11, rue de Navarin, dans le quartier de la nouvelle Athènes (9^{ème} arrondissement). Il est alors accaparé par la peinture de la *Mal'aria*, tableau composé en Italie ; elle lui offre son premier grand succès au Salon de 1850 (celui là même où Gustave Courbet présente *l'Enterrement à Ornans*, manifeste du réalisme). Lassé de la vie parisienne, il retourne en Italie en septembre 1853 avec deux amis paysagistes, Imer (1820-1881) et Castelnau (1827-1894), pour un voyage de quatre mois dans la campagne romaine et celle des Abruzzes. De ce voyage datent deux de ses meilleures œuvres, *Les filles d'Alvito* et *Les Cervarolles*. *Les filles d'Alvito*, ainsi que *Crescenza à la prison de San Germano*, sont couronnées par une médaille de première classe (genre historique) à l'Exposition universelle de 1855.

Il s'ensuit une période de huit années à Paris, durant lesquelles il rejoint le cercle des artistes à la mode. Familier de la princesse Mathilde, cousine de Napoléon III, il fréquente ses salons (à l'hôtel de la rue de Courcelles et à Saint-Gratien, près d'Enghien), hauts lieux de la vie culturelle du Second Empire. Il y côtoie des artistes (Baudry, Giraud, Cabanel, Jalabert) et des écrivains (Taine, Renan, Flaubert, Les frères Goncourt, Sainte-Beuve, Dumas fils...). Les commandes officielles affluent, notamment de la famille impériale.

Le portrait, genre préféré de la bourgeoisie et de l'aristocratie, est parfaitement maîtrisé par Hébert qui sait révéler, avec élégance et subtilité, le statut social du modèle. Les nombreuses commandes exécutées lui donnent une grande liberté matérielle : « C'est pour moi que je travaille quand je fais des tableaux ; quand je fais des portraits, c'est différent » écrit-il à sa mère. Mondain, Hébert ne peint presque exclusivement que des femmes de la belle société parisienne. Le peintre les situe dans un cadre clos et feutré, devant des tentures saturées de couleur, ou en plein air. Il accorde le fond à la figure, modulant les couleurs à l'extrême, excluant le noir et le blanc, conférant ainsi aux tableaux une douce nostalgie.

Dès 1890, Hébert fait preuve d'audace technique en intégrant dans ses portraits des perles ou des brillants de pacotille. Au cours de l'année 1900, il réalise vingt-six portraits, avec une prédilection pour les familles princières d'Europe, surtout les Bonaparte. Il privilégie également le milieu artistique et celui de la Haute Banque. À la fois représentations du physique et de l'âme, ses portraits soulignent les caractères et leurs particularités.